L'épigraphie : une source mésestimée

Autor(en): **Lüthi, Dave / Brodard, Gilles**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **143 (2013)**

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-835780

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'épigraphie : une source mésestimée

Dave Lüthi, en collaboration avec Gilles Brodard

L'étude des inscriptions antiques est une science bien établie dès la Renaissance et qui jouit dans le milieu académique d'une importante tradition savante depuis la seconde moitié du XIXe siècle. Publié en 1914, le cours de René Cagnat, professeur au Collège de France, demeure une référence incontournable pour qui s'intéresse à l'approche et l'analyse des inscriptions latines[1]. Les inscriptions médiévales sont devenues plus récemment un sujet d'étude en soi, jouissant de la double approche de l'épigraphie antique et de la paléographie[2]. Celles de l'époque moderne, funéraires ou non, demeurent en revanche un champ encore très peu investigué et seules quelques études récentes défrichent ce très vaste corpus dont on ne peut que s'étonner qu'il soit si méconnu, tant en terres catholiques que réformées[3]. En Suisse romande, si les inscriptions médiévales (avant 1300) sont publiées[4], tout reste à faire du XIVe siècle à nos jours.

L'inventaire mené sur le patrimoine funéraire vaudois a été l'occasion de s'interroger sur l'intérêt et la pertinence de cette « science auxiliaire » pour les périodes documentées par d'autres sources, manuscrites ou publiées. Les épitaphes restent importantes pour la recherche généalogique et héraldique, mais pas seulement. L'approche du message véhiculé par l'inscription, tant dans sa forme que dans les informations qu'il transmet, est de premier intérêt pour qui s'intéresse à l'histoire sociale, comme les études publiées plus bas le montrent bien. Toutefois, l'épigraphie peut être aussi une science auxiliaire de l'histoire de l'art et cette approche est sans conteste beaucoup moins courante. Elle implique de considérer l'inscription non pas comme un texte porteur de sens, mais comme un texte porteur de formes, l'intérêt se portant alors sur les données objectives, matérielles et graphiques : langues, types d'écriture, alphabets, accents, points séparatifs, notation des chiffres, sont autant d'éléments permettant d'établir une typologie des inscriptions, de cerner des topoï, des tendances et des évolutions au sein même de ce corpus. L'intérêt de cette étude est multiple : elle permet d'une part de proposer une datation pour des monuments sur lesquels les éléments chronologiques sont manquants ou disparus et, d'autre part, de contribuer à l'établissement de regroupements stylistiques sur lesquels peut se fonder – entre autres indices – l'attribution à des ateliers ou à des sculpteurs. A partir d'une matière qui avait été intuitivement perçue comme essentielle à l'étude des monuments funéraires durant leur inventaire, de premières analyses ont été menées et publiées, révélant tout le potentiel de l'inscription comme élément d'ordre quasiment « iconographique ». Il ne s'agit pas ici de répéter ce qui a pu être dit à ce propos sur Louis Dupuis et sur Johann Friedrich Funk[5], mais on cherchera surtout à fournir des données plus générales, pouvant servir de repères à l'étude souhaitable des inscriptions monumentales, lapidaires ou non[6], datant de l'Ancien Régime.

Essai d'une histoire de l'épigraphie funéraire vaudoise aux XVIe-XVIIIe siècles

Grâce aux patientes recherches menées sur le corpus des monuments vaudois, donnant lieu à de nombreux relevés[7],

1. Cagnat 2002. Voir aussi Lassère 2005.
2. Kloos 1980.
3. On lira avec profit Petrucci 1993 ; Vuilleumier Laurens, Laurens 2010.
4. Egli 1895 ; *CIMAH* II 1984.
5. Lüthi 2006 ; Lüthi 2008.
6. Les nombreuses inscriptions peintes sont aussi à prendre en considération.
7. Dus à Mathias Glaus.

à des tableaux complexes[8] et à des abécédaires comparatifs[9], plusieurs hypothèses formulées durant le travail d'inventaire ont pu être non seulement vérifiées, mais également étayées, affinées et exprimées quantitativement.

La question de la langue

Quatre langues se retrouvent sur les monuments vaudois, à des taux très variables. Durant toute la période envisagée (1585-1794), pour les 150 inscriptions du corpus vaudois prises en considération (y compris celles de la cathédrale de Lausanne), on dénombre 96 monuments avec un texte en latin (64 %), 46 en français (dont 5 voisinant avec du latin) (30 %), 7 en allemand (4,5 %) et 1 en anglais (0,66 %). Le latin domine les deux siècles de manière très régulière; le français est représenté dès le XVIe siècle mais c'est durant la seconde moitié du XVIIe siècle, dans la région de Romainmôtier et Grandson, puis vers 1710-1720, que la concentration est la plus forte. Les épitaphes en allemand se situent entre 1650 et 1700 et commémorent naturellement le souvenir de patriciens bernois, des femmes surtout; trois d'entre elles portent aussi une inscription en français, deux en latin. La différenciation des langues se fait de manière très visible, moins sur le fonds que sur la forme: généralement, le texte figurant au centre de la dalle est traité dans une langue, celui se déroulant dans le cadre dans une autre. Parfois, le latin découle de la devise familiale, ou l'allemand d'un verset biblique; dans ce cas, il accompagne souvent une épitaphe en latin. Pour toute une série de monuments à épitaphes rédigées en français datant du milieu du XVIIIe siècle, on soupçonne que le lapicide était germanophone en raison des erreurs probables de transcription qui semblent résulter d'une mauvaise connaissance du français, comme *«december»* pour «décembre» sur le monument de Jeanne-Salomé de Watteville († 1726) à Granges-près-Marnand[10], ou le mot *«familie»* pour «famille» sur celui de Jeanne-Catherine Güder († 1752) à Payerne (fig. 50)[11]. Quant au monument à l'inscription en anglais, il concerne bien évidemment un ressortissant britannique, Robert Ellison († 1783), commémoré à la cathédrale de Lausanne. Les autres tombeaux d'Anglais à Vevey et à Lausanne portent eux des épitaphes en latin.

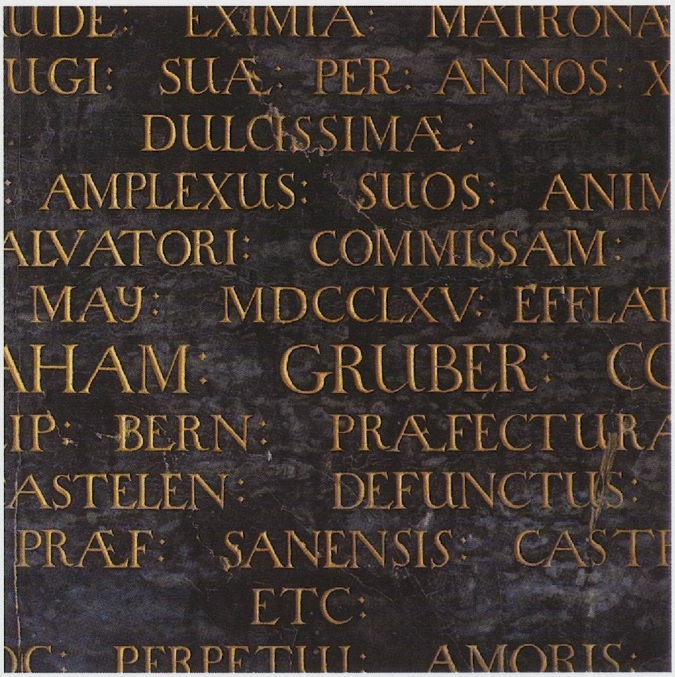

Fig. 57. Rougemont, église réformée, épitaphe pour Elisabeth May († 1765) (Photo Laurent Dubois).

Types d'écritures

La variation du type d'écriture révèle également certaines caractéristiques intéressantes à relever. Sans surprise, les capitales romaines sont extrêmement majoritaires dans l'entier du corpus (fig. 57); à l'instar de leurs modèles antiques, elles présentent de nombreuses variations de modules, déclinent des proportions carrées ou oblongues, multiplient les ligatures – au point de rendre certaines inscriptions presque illisibles –, se montrent sous des formes pattées. A ces variations s'ajoute la qualité même de l'inscription, parfois très sommaire – certaines inversions de lettres laissent penser que certains sculpteurs sont illettrés –, généralement soignée, parfois très raffinée, surtout lorsque l'épitaphe occupe l'entier du monument et en devient l'unique ornement[12]. Plusieurs caractéristiques formelles se retrouvent d'une inscription à l'autre, sans que l'on puisse pour autant y percevoir la marque d'une main ou d'un atelier – il s'agit sans aucun doute d'une forme de mode. L'un des exemples les plus évidents est le «A» à barre brisée, connu dans l'Antiquité déjà, et assez fréquent autour de 1720-1740, comme à Concise (Anne-Catherine Thormann, † 1719) ou à Begnins (Johannes Stürler, † 1737). Dans certains cas, ce motif «contamine» d'autres

8. Cette contribution doit beaucoup aux données rassemblées par Gilles Brodard.

9. Dressés par Gilles Prod'hom.

10. On observe un étrange repentir sur ce même monument: «pleuroit» corrigeant «pleuruit».

11. En revanche, dans la suite de la même épitaphe, «SON EPOUS LUI AT ÉRIGÉ CE MONUMENT», ce qui pouvait passer pour un germanisme («epous»; «at» [qui évoque «hat»]) ne l'est sans doute pas: ce type de graphie se retrouve dans les sources manuscrites contemporaines.

12. Dalle de Brandolf von Graffenried († 1718) à Rougemont.

Fig. 58. Concise, église réformée, épitaphe pour Anne-Catherine Thormann († 1719) (Photo Laurent Dubois).

Fig. 59. Grandson, église Saint-Jean-Baptiste, épitaphe pour Samuel Tschiffeli († 1679) (Photo Daniel et Suzanne Fibbi-Aeppli).

lettres comme à Concise, où les « H » montrent une barre brisée qui n'a plus rien d'antiquisante, mais aussi des « X » et des « Z » ondulés dont le maniérisme semble faire écho à ces brisures (fig. 58).

Un autre ensemble se dégage entre 1670 et 1720 : celui des épitaphes faisant usage de l'écriture minuscule, souvent italique (fig. 59), très fréquente dans le groupe de Grandson (années 1670-1680, 8 exemples) et vers 1700 (7 exemples) pour les tombeaux les plus monumentaux (Karl Dachselhofer à Payerne, † 1700 ; Albert de Graffenried à Moudon, † 1702 ; etc.). On le verra, cet

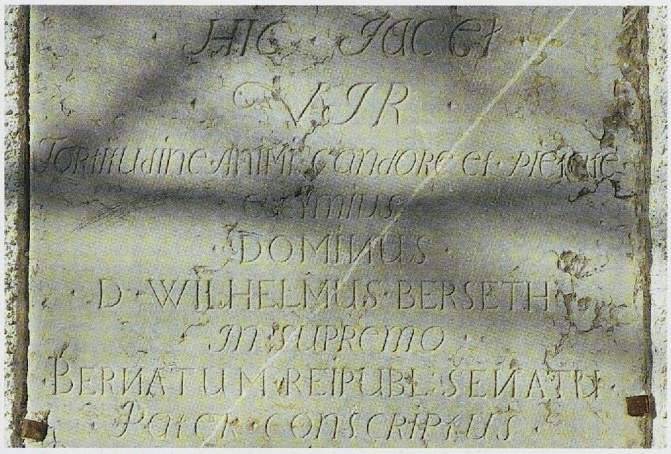

Fig. 60. Oron, église réformée, épitaphe pour Wilhelm Berseth († 1716) (Photo Laurent Dubois).

emploi d'une graphie non monumentale, plus proche des écritures typographiques, contribue à définir un ensemble cohérent de tombeaux sans doute dus à un artiste ou à un atelier bernois, qui demeure toutefois anonyme. Plusieurs monuments plus isolés du XVIIIe siècle représentent une sorte d'aboutissement formel de cette mode des inscriptions en lettres minuscules ; à Perroy (deux dalles vers 1713-1717) et, surtout, à Coppet (monument commémoratif de Louis-Antoine Curchod et de Magdelaine d'Albert, érigé en 1786), l'épitaphe se transforme en une page de livre, reproduisant la typographie du temps, bien reconnaissable à ses caractères minuscules régis par un module unique, peu espacés et, surtout, aux « f » et « s » longs difficiles à distinguer. Fréquente pour les inscriptions peintes sur panneaux de bois (tables de la Loi par exemple) au XVIIIe siècle, cette graphie est donc utilisée aussi par les lapicides, en dehors des codes habituels de l'épigraphie monumentale. Cet usage signale peut-être le rôle nouveau assigné aux épitaphes, moins officielles et plus intimes qu'auparavant, ce que l'étude du contenu des épitaphes ne semble pas contredire[13].

Lettres inédites

Il est difficile d'expliquer les variations d'alphabets observés sur certains monuments – notamment la dalle de Wilhelm Berseth († 1716) à Oron qui juxtapose capitales, minuscules, romaines et italiques sans ordre évident, comme pour prouver la dextérité du sculpteur Lemb qui signe d'ailleurs la dalle[14] (fig. 60). Il faut cependant mentionner trois lettres dont la modification (« U » pour « V ») et l'apparition

13. Voir ci-dessous les contributions de Brigitte Jaermann (pp. 163-170) et de Nicolas Rutz (pp. 155-162).
14. Mais qui inverse certains « N » !

(« J » et « Y ») ne doivent pas manquer d'étonner dans un contexte où la référence à l'antique demeure la règle, là où aucune de ces trois lettres ne figure généralement dans les inscriptions monumentales[15]. Au XVIIe siècle, le « U » majuscule apparaît en remplacement du « V » dans des inscriptions de belle qualité, ce qui peut sans doute être interprété comme une aide à la lecture des épitaphes, celles-ci étant d'ailleurs souvent rédigées alors en français (groupe de Grandson notamment). Dès 1700, le « u » apparaît de manière plus naturelle dans les textes rédigés en caractères minuscules, pour lesquels le « v » latin n'aurait guère eu de sens. Plus avant dans le XVIIIe siècle, de nombreux monuments dont l'épitaphe présente des capitales romaines usent aussi du « U », formé souvent de deux « J » inversés et accolés. Cette lettre caractéristique se retrouve en particulier sur la série de monuments attribuables à l'atelier de Johann Friedrich Funk I à Berne[16] et peut être perçue, pour nombre d'occurrences, comme une sorte de « marque de fabrique ». Il en est de même pour le « J » et le « Y », qui apparaissent souvent sur ces mêmes monuments pour des inscriptions rédigées en latin, en français ou en allemand. On ne constate donc aucune adéquation de l'alphabet à la langue – ce qui aurait pu être le cas pour le français – mais une habitude d'atelier. De mêmes analyses pourraient sans doute être menées sur d'autres éléments de détail tels que les ligatures, les accents, voire les points séparatifs (en forme de carré sur la pointe, de croix, etc.) qui sont sans doute autant d'indices à croiser.

L'épigraphie, science auxiliaire de l'histoire de l'art

Cette brève étude met en évidence l'apport insoupçonné mais pourtant essentiel de l'épigraphie – au moins dans son analyse formelle – pour l'étude des monuments funéraires et, surtout, dans la détermination de leur provenance et de leur atelier de production. De ce point de vue, plusieurs ensembles présentent des similitudes dont l'approche formelle avait déjà relevé l'existence, similitudes qui se voient confirmées par l'observation épigraphique. Cités ci-dessus, le groupe de monuments de Grandson, celui des tombeaux datant des années 1690-1700 inspirés des gravures de Lepautre et celui attribuable à l'atelier Funk gagnent en cohérence à cette seconde analyse. Si l'épigraphie ne suffit pas à construire un corpus attribuable, tant s'en faut, elle peut pourtant y contribuer grandement et conforter les hypothèses tirées de l'observation des types, des matériaux, des formes et des manières. A l'inverse, ces ensembles de monuments soutiennent l'hypothèse de spécialistes de la gravure d'épitaphes dans les ateliers, la « main » de ces lapicides pouvant être suivie dans certains cas sur des décennies, laissant penser qu'il doit s'agir du chef d'atelier lui-même (en l'occurrence Johann Friedrich Funk I) ou de ses proches collaborateurs.

15. Si le « Y » existe dans l'alphabet latin, repris du grec, c'est généralement pour transcrire des mots de langues étrangères (Cagnat 2002, pp. 1-23).
16. Lüthi 2008.